

# Un entretien avec... Léo SACHS

Me serais-je endormi avec, sous l'oreiller, *Quand le Dormeur s'éveillera*, l'« anticipatif » roman de Wells ? J'ai rêvé revivre en l'an 2000. Cependant, qui donc, même à l'état de veille, n'eût jamais ce regret d'être trop tôt venu en un monde trop jeune ? Le *Guide du Concert*, en ce temps-là, ne portera plus la romantique vignette de ce violoncelliste qu'écoute une virtuose du clavier coiffée en Parisienne 1900. Il aura la forme anonyme d'une petite bobine, cellulôïd et acier. Cette bobine, vous la placerez dans l'appareil qu'il faut, et incontinent, la voix d'un speaker vous vantera les récitals d'ondes à capter dans votre T. S. F., tandis que le petit écran de votre studio vous fera voir, en « mouvant » les gracieuses « ondistes » de la semaine. Heureuse époque ! Les *Entretiens avec...* n'auront plus rien des moroses exercices de style en noir sur blanc. Anticipons donc, pour aujourd'hui.

Décor : un salon confortable d'une valeur sourde rehaussant les reflets d'argent qui glissent sur l'ébène d'un Pleyel. Du fond de ce salon une silhouette se détache : figure animée, un peu inquiète, encadrée de barbe et de cheveux blancs — contre-jour et photogénie. Le personnage prend place pour vous dans une cathèdre gothique. Et vous voilà bientôt gagné par le charme d'une voix faible, mais d'inflexion nette et mesurée. A bâtons rompus, Léo Sachs conte ses souvenirs. Comme harmoniques à cette voix, une fine pointe de malice ou de regret (est-ce qu'on sait ?) et la bonne grâce d'un diplomate d'ancien style. Mais n'ai-je pas écrit que Léo Sachs contait ses souvenirs ? Je rature : Léo Sachs parle ses mémoires. Il en a le droit : ne représente-t-il pas plus d'un demi-siècle de musique ? Son père dut connaître Schumann. Le jeune homme qu'il fut lui-même se souvenait du douteux accueil fait à *Carmen*. Le jeune vieillard qu'il est devenu présidait jusqu'à ces derniers jours le Comité de la S. M. I. Or la S. M. I. a été une société d'avant-garde et l'est même encore quelquefois.

— *On m'a en effet souvent demandé d'écrire mes Mémoires, me dit Léo Sachs. Mais, à mon âge, c'est là un gros travail. Que de papiers de famille, de notes, de vieilles lettres et de billets effacés — sans compter les programmes ! — il me faudrait relire !...*

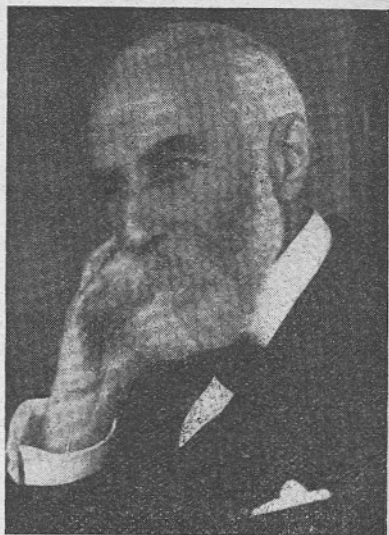
Cependant, Léo Sachs s'est subitement décidé à improviser devant moi quelques chapitres de ses mémoires...

Les voici.

\*  
\*\*

Chapitre I. Comment je devins musicien.

*J'avais par hérédité, la meilleure raison du monde pour être musicien dès l'enfance. Si je ne le fus pas, c'est qu'en antagonisme à cette hérédité, mon père, éminent musicien lui-même, opposa la logique de la raison. Ayant eu à lutter pour l'existence, il voulut éviter à ses enfants les difficultés qu'elle lui avait réservées. Ainsi n'étais-je encore, aux environs de 1880, qu'un amateur qui, au piano, jouait pour le délassement de ses amis, ce qui se jouait alors, c'est à savoir de l'Offenbach ou du Lecocq. Voilà pour la musique légère. Quant au genre sérieux, ma culture avait été formée par les classiques dont j'avais été bercé dès mon petit âge. Au théâtre, je m'étais délecté, tout bambin, de Rossini, de Meyerbeer, de Gounod. Par contre, j'avais une antipathie préconçue pour Wagner, rien qu'à cause de ses prétentions ouvertes de réformateur. Aussi l'Ouverture de Tannhauser me fut-elle une révélation : en vingt minutes, je fus converti à la musique de l'avenir ! A partir de ce jour-là, je fus de tous les concerts dominicaux, des concerts Padeloup d'abord, puis des concerts Lamoureux dont l'apostolat wagnérien*



Léo Sachs

groupait les fidèles de la première heure. Et comme la foi existe rarement sans quelque prosélytisme, je tentais des conversions autour de moi. Elles n'étaient pas très nombreuses, je l'avoue.

C'est en 1893 exactement, qu'une rencontre fortuite décida de la nouvelle orientation de ma vie. Je villégiaturais à Fontainebleau et me croyant seul à l'hôtel, je m'étais amusé toute une après-midi à y jouer au piano les pages maîtresses de Lohengrin et de la Walkyrie. Peu après, un inconnu vint à son tour s'asseoir au clavier et à ma stupéfaction, d'ailleurs joyeuse, se mit à jouer exactement les mêmes fragments, mais lui de main de maître. J'allai à lui pour le remercier de cette leçon. Il se nomma. C'était César Galeotti. Nous nous liâmes, et il me décida à l'étude de l'harmonie. Elle me déçut vite. J'étais gagné du dévorant désir d'écrire. Je commençai, me jouant de la difficulté, par un Quatuor à cordes. Je continuai par une Sonate pour piano et violon, par des mélodies, par des chœurs. En un an, j'écrivis plus de cinquante ouvrages : mon Trio porte l'op. 55. Etant tout le contraire d'un théoricien, j'estimais que la première vertu de la musique était la spontanéité. Je l'estime encore. Les quatre actes des Burgraves parurent à beaucoup le fruit de longues veilles : à la vérité, ils furent écrits en 10 semaines : quatre furent prises par la composition, six par l'orchestration.

## Chapitre II. Comment je fus nommé président de la S. M. I.

En 1911, cette Société avait organisé un concert unique sans doute dans son genre. Son programme groupait, en effet, une douzaine d'œuvres sans nom d'auteur, et les auditeurs étaient priés de le compléter sur ce point. Or le public, qui avait assez violemment « tapagé » aux Valses nobles et sentimentales — mais que de revanches depuis lors, pour la gloire de mon ami Ravel ! — ne s'accorda guère que sur un quatuor vocal de ma composition, en l'attribuant à l'unanimité à Schumann. Cela me rappela que, sept ou huit ans auparavant, le spirituel et calembourdier Willy, portant encore à cette époque le rose bonnet des ouvreuses du cirque d'été, avait fait dire de ma mélodie Aubade, par une de ses créatures de fantaisie (la Comtesse Viviane) : — « C'est un Schumann parisienné ». Inutile de dire que je demeurais confus de ce rapprochement répété ; mais à la suite du referendum de la S. M. I. j'entrai dans son comité et en devins, pendant la guerre, vice-président en même temps que Ravel et Florent Schmitt. Enfin, après la mort de Fauré, mes camarades me firent l'honneur de me nommer, par un triste privilège de l'âge, président effectif. J'acceptai à une condition : c'est qu'une alternance serait établie entre les trois vice-présidents formant triumvirat. Ainsi, depuis le premier janvier, est-ce mon ami Florent Schmitt qui a la direction suprême de notre société. A son tour, Ravel l'assumera dans deux ans.

## Chapitre III. Classicisme et wagnérisme.

Je l'ai déjà dit : je fus de la première cohorte des wagnériens. Elle n'était guère nombreuse, une escouade, à peine : Catulle Mendès, Mauclair, de l'Isle Adam, d'Indy, Judith Gautier, Augusta Holmès, l'avoué Chéramy, le juge d'instruction Lascoux : à ce moment, le célèbre chanteur Faure pouvait seul faire écouter jusqu'au bout certaines pages de Tannhauser. Et rien que l'entrée des instrumentistes portant les quatre gros tubas pour la marche funèbre du Crépuscule secouait la salle d'un rire plus bruyant que toutes les tempêtes des *Niebelungen* ! Mais comme Padeloup encaissait magnifiquement ces coups-là ; j'entends encore la petite harangue qu'il prononça après la première audition du Prélude de Tristan, alors qu'une centaine d'enthousiastes essayaient de tenir tête au déchainement des huées, des quolibets et des cris. Il proposait de le rejouer, ce Prélude, en fin de séance, afin de permettre aux opposants de se retirer. Bien entendu, personne ne sortit, et la bagarre recommença de plus belle.

Les discussions n'étaient pas près de finir. J'en avais de bien amusantes avec un des interprètes les plus en vue du Paris d'alors, à propos de Siegfried.

— Il lui faut toujours des bêtes, à votre Wagner, disait-il. Il ne peut écrire sans le secours d'une ménagerie.

— Tout de même, Tristan ?

— Soit. Mais s'il n'y a pas de bêtes dans Tristan, il y a le philtre, la pharmacie.

Aujourd'hui, le snobisme a changé tout cela. Et je crois qu'avant la fin du dernier siècle ce facteur n'existait pas en musique. S'il avait existé, Berlioz eut connu la gloire et Wagner lui-même n'aurait point eu à lutter contre l'indifférence, le mépris ou la

haine de l'immense majorité de ses contemporains. Il n'a pas fallu moins de vingt-cinq à trente ans pour que Saint-Saëns, Franck et Fauré prennent leur place dans le goût public. Tout cela est vraiment bien changé. C'est ainsi que Debussy fut reconnu dès la première heure, et bien avant Pelléas, quoi qu'on dise, à la suite de simples articles de journaux ou de revues qui attirèrent sur lui l'attention des snobs d'abord, puis de la masse. Il est vrai que ces chroniques étaient signées Pierre Lalo et Louis Laloy (remarque donc, en passant, la curieuse similitude de ces noms !)

Et après Debussy, l'art moderne, le jazz, les disques... Quelle évolution — et trop souvent quelle décadence !

#### Chapitre IV. Amitiés musicales et inimitiés.

Sans doute se jaloussait-on jadis entre musiciens et même se détestait-on parfois. N'importe ! Les cas d'estime réciproque, d'amitié, d'admiration même n'étaient point rares. Schumann et Liszt en sont de beaux exemples. On sait combien Schumann aimait Mendelssohn et Chopin : il les jugeait « divins ». A propos de Schumann, je suis inconsolable d'avoir égaré un volume de ses lettres, où éclatait toute la noblesse de son âme. Mais bien des pages me sont restées en mémoire au point que je puis les reproduire presque textuellement. En voici deux :

On parlait alors d'élever un monument et Schumann s'indignait à cette idée. « J'admettrais tout au plus, écrivait-il, qu'on rasât toute une province allemande, et qu'on y plantât des arbres si puissants et en quantité telle que, vus de haut, on eut pu lire le nom même de Beethoven ». Idée qui présage la jolie peut-être, mais idée de grand poète.

Il s'agissait pour lui de rendre compte dans sa revue *Neue Zeitschrift für Musik*, de l'apparition de la Symphonie en ut majeur de Schubert au concert du *Gewandhaus*. « Lorsque je fis à Vienne un pèlerinage sur la tombe de Beethoven, écrivait-il, j'y ramassai une plume d'oiseau, et je la conservai en me disant que je n'en userais que dans une occasion solennelle et digne de l'endroit où je l'avais trouvée. Or l'occasion se présente : c'est la Symphonie que voici. »

Nos contemporains n'ont généralement pas cette magnanimité. Mais l'exception confirme la règle. Et il est toujours agréable de signaler ces exceptions-là. Les Amis de la Musique avaient organisé, à l'automne 1910, un festival de musique française à Munich. On y devait donner les Béatitudes de Franck et le Requiem de Fauré, quand, en dernière heure, les chœurs, pris de court, firent défaut. Tout navré que j'étais, il me fallait pourtant en avertir Fauré. Mais le maître exquis me rassura bien vite. — « Bah ! nous nous passerons de mon Requiem, me dit-il. Tâchez seulement de donner à sa place quelques soli de la Lyre et la Harpe. C'est une des plus belles choses de Saint-Saëns et qui honore notre musique. » Quant à Saint-Saëns, le terrible Saint-Saëns qui passait pour le Clemenceau de la musique : — « Alors ? pas de Béatitudes ? me dit-il. Allons, tant mieux ! On s'emb... un peu moins. Mais qu'on n'aille pas sacrifier tout le Requiem. Mlle Rose Féart pourra toujours en chanter le Pie Jesu ».

N'est-ce pas là un fort émouvant synchronisme d'admiration réciproque de la part des deux plus grands musiciens français d'alors. D'alors, d'il y a vingt ans. Car cela se passait, n'est-ce pas, il y a vingt ans ?...

Ah ! ce festival de Munich, que d'exquis souvenirs il me représente. Combien nous avons été cordialement accueillis et choyés par toutes les classes de la population, à commencer par la famille royale de Bavière ! Et cette fête somptueuse que le propriétaire du plus grand journal de la ville nous offrit dans sa villa, celle précisément dont Louis II avait fait don à Wagner ! Les larbins y parlaient français. Et Richard Strauss qui avait abandonné sa villégiature des Alpes Bavauroises nous fit connaître, avant la lettre, des fragments de son Chevalier à la Rose. Nous lui parlâmes d'Electra que nous espérions voir à Paris et ma femme l'interrogea à ce sujet.

— Jamais, lui dit-il, Electra ne pourra être joué en France.

— Et pourquoi donc, Maître ?

— Parce qu'on n'y trouverait, Madame, aucune femme assez laide pour y incarner Clytemnestre...

Ce mot était peu aimable pour l'interprète qui devait tenir le rôle à la représentation qu'on nous offrait le lendemain ; mais pouvait-on, vis-à-vis d'une Française, être plus galant ?

Non, sans doute ; pas plus qu'on ne peut être plus aimable qu'en donnant, comme le fait Léo Sachs, la minute même des bonnes feuilles de ses *Mémoires au Guide du Concert*.

Cependant, le mot ne le dit-il ? les mémoires n'intéressent que le passé. Or, le genre de ces entretiens doit faire place à l'avenir. Je pose donc mon unique question :

— Vos projets ?

— *J'en ai trois immédiats, me dit Léo Sachs. 1) Une grande scène dramatique dont j'espère la première audition dans un de nos grands concerts dominicaux. 2) un Dialogue de Rossignols pour orchestre et deux flûtes. Enfin 3) un ballet avec chœurs destiné à l'Opéra, s'il plaît à M. J. Rouché. Le titre ? Naïs : mais cela dépendra de mon collaborateur Henri Cain. Quant à l'interprète, qui doit être mime, chanteuse et danseuse à la fois... n'anticipons pas.*